

« L'imposture économique », le livre qui ébranle la pensée néolibérale

PAR [DAN ISRAEL](#)

Les économistes néoclassiques ne vivent pas dans le monde réel, mais dans un univers parallèle, basé sur des hypothèses hasardeuses et non démontrables, qui empêchent une vraie réflexion sur l'état de nos sociétés. Telles sont les conclusions ravageuses de *L'Imposture économique*, un livre iconoclaste de l'économiste australien Steve Keen, qui retourne contre la pensée dominante les armes de l'analyse économique la plus traditionnelle.

Le programme est énoncé sans fard et sans crainte des superlatifs dès les premières pages du livre. Il s'agit de « *provoquer une révolution scientifique, attendue de longue date en économie* ». Pas moins. L'auteur de cette profession de foi s'appelle Steve Keen. Cet économiste australien est aujourd'hui directeur du département Économie, Histoire et Politique de l'université de Kingston à Londres. Son livre, *L'Imposture économique*, qui paraît en France le 9 octobre aux éditions de l'Atelier, est paru dès 2001 pour sa première édition dans le monde anglo-saxon, sous le titre *Debunking economics*, « *Démystifier l'économie* ».

Il s'y emploie à dynamiter méthodiquement les bases de la théorie néoclassique, la pensée économique qui sous-tend toute l'idéologie néolibérale contemporaine. Un par un, Steve Keen examine les axiomes de la micro-économie, censés décrire le fonctionnement des consommateurs et des entreprises. Il ne le fait pas à coup de méthodes extravagantes ou en faisant appel à des théories farfelues. Au contraire, il les expose à la lumière de certains des auteurs classiques de la discipline et les analyse avec les armes mêmes de la pensée économique la plus traditionnelle.

Après avoir été passées à ce crible, ces théories, parfois aussi centrales que les « lois » de l'offre et de la demande, ne tiennent plus guère debout. « *La prétendue science économique est un agrégat de mythes qui fait passer l'ancienne conception géocentrique du système solaire de Ptolémée pour un modèle puissamment sophistiqué* », balance, cruel, l'auteur. « *L'une des nombreuses raisons qui ont permis aux économistes de réussir à prendre le contrôle des politiques sociales, c'est l'affirmation d'une certaine légitimité intellectuelle face à quiconque s'oppose à leurs recommandations, rappelle-t-il. L'objet de ce livre est de montrer que cette affirmation est fallacieuse.* »

Le livre sort avec une certaine pompe dans l'Hexagone, l'auteur étant sur le territoire ces jours-ci pour participer à plusieurs réunions publiques . Il est appuyé par Gaël Giraud, un économiste français hétérodoxe qui s'est imposé dans le débat politique français en publiant, fin 2012, une note extrêmement sévère sur le projet de loi de séparation des activités bancaires, qu'il jugeait tout à fait insuffisant . Auteur de la préface, Giraud a supervisé la traduction française du livre de Keen. Il juge, dans une passionnante interview à Mediapart, qu'« *il s'agit d'un texte majeur qui fera date* ». « *Ce livre est une interpellation. Celle d'un universitaire économiste qui apostrophe sa communauté et, par-delà celle-ci, notre société tout entière* », écrit-il.

Car il faut prendre la mesure du monde dans lequel vivent et raisonnent les économistes. Un monde parallèle, qui ne reflète la réalité que de très loin. Et à rebours de toute démarche scientifique réelle. « *Plutôt que démarrer par un phénomène qui nécessite une explication, comme le ferait une science, les économistes commencent avec une opinion sur la façon dont devrait être la réalité. Par exemple, avec leur abstraction favorite, le marché où devrait régner une "concurrence pure et parfaite". Aucun marché sur la planète n'a jamais approché cette abstraction, mais ils tentent de modéliser l'économie entière "comme si" elle était principalement constituée de ces phénomènes non existants* », rappelle Steve Keen à Mediapart.

Les économistes travaillent donc, rappelle Giraud dans sa préface, dans « *un univers sans monnaie et sans secteur bancaire, où le capital s'accumule tout seul sans être produit par personne (...). Une galaxie imaginaire peuplée de gentlemen dotés d'une puissance de calcul infinie, capables d'anticiper le niveau de tous les prix (...) jusqu'à la fin des temps* ». Un univers que Keen s'emploie à mettre à bas.

Les lois de l'offre et de la demande ne tiennent pas la route

Le livre est écrit d'une plume alerte, un brin moqueuse, mais soucieuse de pédagogie. Le langage plutôt accessible (qui nous enjoint par exemple de « *calculer le schmilblick* ») ne masque pas la rigueur théorique à l'œuvre. À tel point que certains passages de déconstruction économique sont à réserver aux lecteurs avertis, entrepreneurs, économistes ou étudiants désireux de s'informer à d'autres sources que les programmes universitaires classiques. Car Steve Keen

parle le langage commun à tous les économistes qui se respectent, fait de modélisation et de formules mathématiques (même s'il épargne à ses lecteurs la moindre équation dans ses quelque 500 pages de démonstration passionnée).

« Les économistes néoclassiques utilisent des équations et des modèles qui paraissent compliqués à quiconque n'est pas spécialisé en physique ou en mathématiques, et ils semblent donc posséder un savoir plus grand que le simple mortel, explique l'auteur à Mediapart. Il faut une profonde connaissance des maths et de la science pour comprendre qu'il s'agit d'une pseudo-science. »

Parmi les cibles de Keen, on trouve la fameuse « loi » de la demande, selon laquelle *« chaque consommateur s'efforce d'obtenir le plus haut niveau possible de satisfaction en fonction de son revenu »*. Or, explique le livre, *« cette théorie n'est pas solide »*. Si les économistes apportent une analyse cohérente du comportement d'un seul individu, ils ne parviennent en revanche pas à faire passer la modélisation au degré supérieur, en analysant le comportement de tous les individus formant ensemble une société. Pour le faire, ils sont contraints de postuler qu'il n'existe soit qu'un seul individu, soit qu'une seule marchandise dans toute la société ! *« Les conditions qui sont nécessaires pour "assurer" la validité de la loi de la demande au niveau du marché constituent en fait la preuve par l'absurde que cette loi ne peut s'appliquer »*, estime Keen.

Il en va de même avec la non moins célèbre courbe de l'offre, base de l'analyse économique de la production des entreprises, qui, selon l'économiste australien, *« n'existe pas »*. Quant à la courbe croissante du coût marginal, qui explique que, à *« court terme »*, la productivité d'une entreprise chute à mesure que la production augmente, de telle sorte que de plus hauts niveaux de production conduisent à des prix plus élevés, elle serait sans aucun fondement dans la plupart des cas : *« Seules les marchandises qui ne peuvent être produites dans des usines (comme le pétrole) sont susceptibles d'avoir des coûts de production qui se comportent selon les attentes des économistes »* !

Attaques à droite, mais aussi à gauche

Mais si ces règles de base sont en fait invalides, pourquoi n'ont-elles pas été dénoncées depuis des années ? En fait, elles l'ont régulièrement été, et souvent par des penseurs reconnus des écoles classiques et néoclassiques. Mais leurs analyses ont été soit noyées (peut-être volontairement) dans des chiffres et des formules mathématiques alambiquées, soit ignorées par le monde universitaire. Et puis, explique l'auteur à Mediapart, *« le principal facteur qui avantage la théorie néoclassique est que, pour faire marcher une économie, on n'a pas*

besoin de la théorie économique au sens où on a besoin d'une science de l'ingénierie pour construire un pont : si l'économie était aussi nécessaire que l'ingénierie, ses défauts auraient été identifiés et corrigés il y a bien longtemps, parce que les économies de tous les pays se seraient effondrées comme des ponts mal construits ».

Au fil des pages, les théories les plus basiques sur le comportement des producteurs, des salariés ou des consommateurs tombent à l'eau. Keen montre aussi comment la pensée néoclassique néglige le rôle de l'incertitude et des anticipations de gain dans les comportements économiques. Pire encore, la plupart des modèles oublie de conceptualiser le rôle du crédit et de la monnaie, en omettant de faire apparaître les banquiers dans leurs calculs !

L'auteur, qui se définit comme « post-keynésien », utilise ses constats et ses découvertes pour déplorer la mainmise de la pensée néoclassique dans le débat universitaire, mais aussi et surtout politique depuis le début des années 1980. Depuis la sortie de la première édition de son livre en 2001, il échange d'ailleurs des argumentaires musclés avec les tenants de cette pensée, qui tentent de mettre à mal ses analyses. Pour se faire une idée de l'argumentaire critiquant son livre, on peut se reporter [à cet article](#) hébergé sur le site du magazine *Forbes*, qui reconnaît que Keen pointe de réelles erreurs de calcul et de modèle, mais qui plaide qu'elles sont sans conséquence pour la description de l'économie réelle.

Bien plus surprenant, Keen a aussi maille à partir avec des économistes de l'aile gauche, et notamment avec l'un des plus célèbres d'entre eux, le Prix Nobel Paul Krugman. Sur son blog, Krugman l'attaque par exemple [ici](#) ou [ici](#), et Keen fait de même [là](#) ou [là](#). On trouve un résumé de leur débat sur le rôle de la monnaie et des banques [par ici](#). Pourquoi ces querelles régulières, de la part de deux hommes qui partagent des critiques similaires sur le système capitaliste actuel ? Parce que leur évaluation des théories classiques est presque contraire, comme Gaël Giraud l'explique à merveille [dans l'entretien accordé à Mediapart](#). Steve Keen complète : « *Nous pouvons être dans le même camp pour un débat sur les politiques économiques à mener (et nous le sommes souvent), même si nous avons des opinions totalement différentes sur la façon dont l'économie fonctionne réellement.* »

La « nature mensongère » des manuels d'économie

Au fil de son ouvrage, l'économiste australien déplore que la formation des économistes les empêche presque totalement de déceler les erreurs qui parsèment la théorie qui leur est inculquée, puis que le système même fasse triompher cette « *pédagogie paresseuse* ». Pour un universitaire, il est en effet extrêmement risqué en terme de carrière de critiquer l'école néoclassique dominante. Keen pointe aussi « *la nature mensongère des manuels d'économie* » les plus connus, pour leur propension à masquer les faiblesses théoriques des thèses qu'ils défendent : « *Les économistes sont si engagés en faveur de leur méthodologie de prédilection qu'ils ignorent ou banalisent les points où leur analyse dévoile ses plus grandes faiblesses. Pour que l'économie mérite vraiment la noble appellation de "science sociale", ces échecs devraient la conduire à abandonner cette méthodologie et à en rechercher une autre, plus solide.* »

Steve Keen cache à peine son ambition de bouleverser le monde de l'analyse économique avec la même amplitude que l'a fait Keynes dans les années 1930. Pour l'instant, on en est loin. Malgré ses échanges musclés avec certains économistes, son travail a été, au moins dans un premier temps, largement ignoré par les spécialistes de la discipline. Mais depuis la crise financière démarrée en 2008, son statut évolue, et pour cause. « *Dans la première édition, je faisais remarquer à plusieurs reprises qu'une telle crise était probable dans un futur proche, et le facteur que je citais comme la cause – l'éclatement d'une bulle spéculative financée par la dette – est effectivement ce qui l'a provoquée,* raconte-t-il. *Mes idées ont aujourd'hui plus de valeur parce que l'événement que je pronostiquais est arrivé.* »

Les dernières pages de son livre sont consacrées à la présentation de diverses écoles de pensée alternatives, toutes critiques de la théorie dominante. Aujourd'hui, force est de constater qu'elles ne s'imposent pas dans les discours, académiques ou politiques. « *Elles auront plus de succès quand une seconde crise adviendra dans les pays anglo-saxons ou lorsqu'une première crise éclatera en Chine* », rétorque Keen, qui prévoit une nouvelle crise majeure dans les cinq à dix ans, « *parce que le niveau de la dette est toujours trop haut, et que le renouveau de ces économies fait une fois de plus grimper le niveau de la dette privée.* » L'économiste se veut optimiste : « *Il n'y a pas de messie en économie, mais il y a de nombreuses autres écoles de pensée à partir desquelles une théorie économique décente pourrait être bâtie, et je pense que leur heure arrivera dans la prochaine décennie.* »

